

**L'espace d'ICI : sur la pragma-sémantique
des adverbess spatiaux.
Le cas d'*Il fait chaud ici***

G. Kleiber

Université de Strasbourg II et URA 668

Ce travail s'inscrit dans une recherche plus vaste portant sur le fonctionnement des adverbess *ici*, *là* et *là-bas* en français (Kleiber, à paraître a & b). Cette recherche vise à combler une certaine lacune dans les études actuelles sur l'espace, qui, essentiellement préoccupées, comme on sait, de décrire le lexique des prépositions, adjectifs et noms d'espace¹, ne se sont guère intéressées au sort des adverbess déictiques *ici*, *là* et *là-bas*². Cet oubli relatif a vraisemblablement pour origine le sentiment qu'il n'y a pas grand chose à dire de plus sur ces expressions qui n'ait déjà été dit dans les principales descriptions antérieures. Il nous semble toutefois que ces expressions spatiales méritent également que l'on jette un regard nouveau sur leur fonctionnement. C'est ce que nous essaierons de faire, modestement, dans cet article.

1. Restrictions : *ici* on limite

Nous le ferons toutefois de façon inhabituelle, en limitant volontairement notre champ d'étude à un seul type d'emplois d'*ici*, celui qu'il effectue dans des énoncés du type :

Il fait chaud *ici*

Une telle restriction drastique mérite explication. Explication d'autant plus utile que l'exposé qu'elle donne des motifs des différentes diminutions

¹ Voir entre autres les recherches de M. Aunargues (1989), A.-M. Berthonneau (1993), M. Bierwisch & E. Lang (1989), A. Borillo (1992), C. Brugman (1981), C. Habel, M. Herweg & K. Rehkämper (1989), A. Herkovits (1981 et 1988), G. Kleiber (1988), R. Mayer (1989), G. Rauh (1991), L. Talmy (1983), C. Vandeloise (1986), D. Wunderlich & M. Herweg (1986), etc.

² Voir toutefois les travaux de J. Derville-Bastuji (1982), M. Perret (1988 et 1991), J.C. Smith, L. Guénette (1991), S. Lee (1992 et 1993), etc.

opérées fournit en même temps une introduction synthétique aux principaux problèmes que pose une analyse des adverbes spatiaux *ici* et *là* en général.

Nous laisserons d'abord de côté le débat classique sur l'opposition binaire *ici* / *là* ou opposition ternaire *ici* / *là* / *là-bas*, si l'on ajoute le troisième compagnon *là-bas*. Non pas parce que ce débat, que nous avons rouvert ailleurs (à paraître b), ne mérite pas d'être traité, mais parce qu'il entraîne un double risque auquel n'ont pas échappé les descriptions antérieures, celui de focaliser l'attention sur *là* beaucoup plus que sur *ici* et celui de traiter contrastivement dans les mêmes termes les deux adverbes.

Le premier risque est directement lié au constat suivant : il semble plus difficile de définir *là* qu'*ici* ? Les définitions classiques de *là* en termes de locuteur (*là* = le lieu où le locuteur ne se trouve pas ou *là* = lieu éloigné du locuteur) se heurtent immédiatement à l'obstacle que constituent des emplois tels que :

Je suis là
Viens-là !.

où l'on attendrait plutôt *ici* que *là*, étant donné la relation lieu - locuteur. Cette difficulté, bien réelle, entrevue par quasiment tous les commentateurs, a une conséquence négative pour *ici* : elle détourne l'attention d'*ici* sur *là*, donnant faussement à croire qu'*ici* ne crée pas de difficultés majeures et que c'est donc avant tout le sort de *là* qu'il convient de régler.

Une telle position n'est pas souhaitable, et, c'est un des buts de ce travail que de le montrer, il convient de ramener le balancier sur *ici* si l'on entend comprendre un peu mieux comment se passent réellement les choses dans ce domaine.

Le second risque réside dans la façon unitaire d'aborder *ici* et *là*. Un des défauts majeurs des approches antérieures, à mon avis, consiste à présenter *ici* et *là* comme des adverbes spatiaux s'opposant à l'intérieur d'une même catégorie ou d'un même système de référence. C'est dire qu'elles caractérisent *là* à l'aide des mêmes traits qui servent à décrire *ici*, acceptant, ce faisant, que *là* est une expression du même type de référence spatiale qu'*ici*. La définition de *là* se fait donc par rapport à celle d'*ici*, à l'intérieur d'un système de référence spatiale binaire ou ternaire articulé par des axes d'opposition communs. Cela est clair pour les descriptions qui les mettent en opposition directe et qui postulent que, si *ici* renvoie à l'endroit où se trouve le locuteur (et interlocuteur) (Grevisse § 969) ou à un endroit proche du locuteur (Berrendonner 1979, 349), *là* renverra à un endroit où ne se trouve pas le locuteur ou à un endroit éloigné

du locuteur. Mais cela vaut également pour celles qui les opposent en recourant, à cause du troisième larron *là-bas* et de ces fameux emplois où *là* s'en vient chasser sur les terres d'*ici* (cf. ci-dessus *Je suis là*), à l'opposition *terme marqué (ici) - terme non marqué ou neutre (là)* (Kerbrat-Orecchioni 1980, 45; Togeby 1982, §388), puisque la caractérisation d'une forme marquée ne se conçoit qu'avec les traits de la ou des formes non marquées.

Or, une des hypothèses centrales que nous défendons dans ce débat (Kleiber, à paraître a & b) stipule qu'*ici* présente un fonctionnement référentiel tout à fait différent de celui de *là*. Autrement dit, et pour utiliser une métaphore sportive commode, ils ne jouent pas dans la même catégorie, mais relèvent de deux types de processus référentiels différents. Et, en conséquence, ne sont pas à traiter avec les mêmes critères définitoires. Nous n'analyserons pas ici cet aspect-là des choses (voir Kleiber, à paraître a & b). Il nous suffit d'avoir souligné pourquoi, dans un premier temps et uniquement dans un premier temps, il est sans doute préférable de séparer l'analyse d'*ici* de celle de *là*.

La limitation de notre champ d'étude ne s'arrête pas encore là. Une exclusion supplémentaire met sur la touche les *ici* non spatiaux, qui se reconnaissent par l'absence d'opposition avec *là-bas*, à savoir les *ici* temporels :

Jusqu'*ici*, Paul a été gentil. Le sera-t-il encore demain ?
D'*ici* trois jours, il ira mieux,

et ceux que nous appellerons par commodité provisoire *textuels*, parce qu'ils renvoient à des endroits textuels³ : le discours ou le texte dans sa globalité :

Mon but est *ici* (= dans cet article) de présenter les principales hypothèses sur l'origine du Unterlied pré-vosgien

ou des endroits ou lieux partiels de discours ou texte⁴ :

L'histoire s'arrête *ici* / Il faut donc conclure *ici* que... / *Ici* commence une nouvelle aventure... / ou cf. le *ici* on limite (supra)

Premier pan : l'énonciation. C'est le secteur que les communications ont privilégié. Rien d'étonnant à cela : l'énonciation est une des grandes découvertes de la pensée linguistique moderne. On a cité Benveniste, Guillaume, Bakhtine, ... *Ici* encore, nous n'avons pas entendu de définition (Cram Temliw ; 11 avril 1992, CH-Iruz)

³ Voir toutefois des emplois textuels pour renvoyer anaphoriquement à un endroit déjà mentionné :

Cela a commencé, il y a quelques années déjà, à 80 kilomètres de là, dans un autre grand ensemble de Charleville-Mézières : la cité Ronde-Couture. Ici les H.L.M. et les hommes poussent ensemble, tels des champignons (Paris-Match, 13/10/1988, 14; cité par S. Lee, 1993)

Faut-il y voir un énullage spatial, comme le suggère C. Kerbrat-Orecchioni (1980 : 62-63) ?

⁴ Voir à ce sujet Lee (1992 et 1993).

Avec MASH s'ouvre un monde nouveau pour le cinéma et pour Donald Sutherland. La guerre devient en effet *ici* joyeuse dans l'horreur et la souffrance (Djikey, Archives du Cinéma personnel 52, 3).

Si l'objectif affiché au début de ce travail impose presque naturellement un tel rétrécissement, uniquement provisoire, rappelons-le, il ne justifie pas par lui-même l'ultime rapetissement auquel nous soumettrons encore les *ici* spatiaux rescapés, celui de ne retenir qu'un seul usage spatial d'*ici*. La raison en est *ici* notre souci d'éviter un autre défaut des approches antérieures, celui de ne reconnaître généralement qu'un type d'emploi spatial pour *ici*:

- lieu où se trouve le locuteur (et l'interlocuteur)
- lieu proche du locuteur
- lieu d'énonciation de l'occurrence d'*ici* (sui-référentialité d'*ici*) (Perret 1988 et 1991).

Or, *ici* spatial ne se laisse pas ramener à un seul type d'emplois. Tout amendement réducteur s'avère fatal. Si l'on opte pour la définition *ici* = lieu où se trouve le locuteur, que faire alors des emplois gestuels, par exemple, (cf. *Ici, c'est Paris* en pointant sur une carte de géographie) ?⁵ La définition en termes de proximité permet certes d'intégrer ces emplois gestuels, encore que la notion de distance se révèle difficile à manipuler, mais elle se heurte à des emplois tels que :

Eteignez votre cigarette *ici* !

où la notion de locuteur perd toute pertinence comme repère pour la proximité.

Des oppositions comme écrit/oral, avec geste ou sans geste, etc., conduisent à distinguer au moins cinq types d'emplois spatiaux différents d'*ici* :

- (i) *Il fait chaud ici*
- (i') *Ici, il fait chaud* (sur une carte postale, par exemple), version écrite de (i)
- (ii) *Viens ici !*
- (iii) *Ici, on ne fume pas* (sur un panneau, par exemple)
- (iv) *Déchirez ici/ Appuyez ici!* (sur un paquet de café ou sur une porte)
- (iv') *Vous êtes ici* (sur un plan avec une flèche) version ostensive de (iv)
- (v) *Pose-le-ici !* (avec ostension)

⁵ W. Klein (1982, 163-164) propose un changement d'*origo* pour les emplois similaires de *here* : le geste entraîne un *origo* secondaire qui met entre parenthèses l'*origo* premier que constitue le locuteur.

2. Sur le sens d'ICI : un symbole indexical opaque

Nous ne nous occuperons ici que du cas (i), celui de *Il fait chaud ici*. Ce choix ne nous dispense pas pour autant d'une conception générale sur *ici*. Etant donné la diversité de ses emplois, deux voies sont possibles : ou opter pour une analyse polysémique avec des glissements, comme celui proposé par W. Klein pour rendre compte des emplois gestuels de *here* (cf. note 5), qui expliquent le passage d'un type d'emploi à un autre, ou proposer une définition unitaire qui s'applique au moins aux cinq types d'emplois spatiaux recensés⁶. Dans ce dernier cas toutefois, il faut le souligner, la définition postulée ne peut plus être formulée dans les termes des définitions spatiales antérieures, sous peine d'un retour forcé à la solution polysémique. Il faut qu'elle soit établie en des termes nouveaux, différents, susceptibles de couvrir de façon satisfaisante la diversité des emplois spatiaux d'*ici*, et qui, par là-même, ne peuvent que considérablement s'écarter des analyses antérieures.

Nous optons résolument pour la deuxième branche de l'alternative et proposons une définition unitaire d'*ici* spatial qui comprend deux parties :

- a) une partie instructionnelle qui correspond à son statut de symbole indexical opaque;
- b) une partie descriptive qui restreint *ici* à la catégorie des référents spatiaux (lieux, endroits)⁷.

Le trait descriptif b) permet de séparer *ici* des symboles indexicaux qui s'appliquent à des catégories référentielles différentes, la répartition classique opposant deixis personnelle (*je, tu*), deixis temporelle (*aujourd'hui, hier, demain*) et deixis spatiale (voir Kleiber 1986, 1991 et 1992). Mais l'aspect le plus important du sens d'*ici* est la composante a), celle qui instruit sur la manière dont il faut retrouver l'espace ou lieu visé par *ici*. Tout le monde s'accorde, à juste titre, à reconnaître que la procédure référentielle qu'invite *ici* à suivre est celle des expressions déictiques, ou *embrayeurs* ou encore *symboles indexicaux* (Kleiber 1986). Le consensus disparaît lorsqu'il s'agit de voir ce que l'on entend exactement par là. Nous avons montré ailleurs (Kleiber 1986) que les ap-

⁶ Pour les temporels et textuels, des principes de portée plus ou moins générale peuvent être invoqués (Lyons, 1975).

⁷ C'est donc au niveau de b) et non de a), qui garde toute sa validité, qu'il faut envisager des extensions aux référents non spatiaux conçus en termes métaphoriques ou autres. C'est par contre au niveau de a) que se place la différence avec *là* : notre hypothèse est que *là* n'est pas un symbole indexical comme *ici*.

proches en termes de localisation étaient moins satisfaisantes que les approches en termes de mode de donation du référent et que, parmi ces dernières, à savoir la thèse égocentrique avec réductibilité à *je*, la thèse de la sui-référentialité benvenistienne (une expression déictique réfère à sa propre occurrence) et la thèse de la *token* - réflexivité, c'était celle de la *token* - réflexivité en termes de relations spatio-temporelles qu'il fallait retenir :

déf. Un **symbole indexical** est une expression qui renvoie à son référent par l'intermédiaire d'éléments reliés spatio-temporellement à son occurrence.

Une distinction supplémentaire, que nous avons introduite il y a une dizaine d'années (Kleiber 1983 et 1984), scinde les symboles indexicaux en *transparents* et en *opaques* suivant le type d'élément spatio-temporellement relié à l'occurrence. Si cet élément reste le même quel que soit l'emploi du symbole indexical, celui-ci est transparent. *Je* est ainsi un symbole indexical transparent, parce que c'est toujours le locuteur qui est l'élément en relation avec l'occurrence de *je*. Il en va de même pour *hier*, puisque *hier* renvoie toujours au jour qui précède le jour où est prononcée l'occurrence de *hier*. Si le type d'élément est susceptible de changer, alors le symbole indexical est opaque : il peut présenter plusieurs types d'emplois possibles, selon, précisément, l'élément qui, relié spatio-temporellement à son occurrence, mène à son référent. Opposons sur ce point une description démonstrative comme *ce pays*, par exemple, à *je* : on voit immédiatement où gît la différence. Dans les deux cas, il convient de prendre en considération l'occurrence de l'expression indexicale, mais avec *je* on sait quel est l'élément relié à l'occurrence qui fournit le référent, alors que dans le cas du démonstratif cet élément n'est pas donné et peut varier selon l'emploi. S'il faut toujours passer par l'occurrence du démonstratif pour trouver le référent avec lequel il faut l'apparier, différents types d'éléments intermédiaires sont possibles⁸, puisque *ce pays* peut renvoyer :

- au pays dans lequel se trouve celui qui prononce cette occurrence de *ce pays*,
- au pays que je montre du doigt sur une carte en même temps que je prononce cette occurrence de *ce pays*,
- au pays qui vient d'être mentionné juste avant l'occurrence de *ce pays*, etc.

L'énumération des cinq types d'emplois d'*ici* spatial donnée ci-dessus indique nettement quel est son statut : *ici* est un symbole indexical opaque et

⁸ Une étude complète du démonstratif dans cette optique reste à faire. La seule notion de proximité que l'on trouve dans l'excellent ouvrage de F. Corblin (1987) ne suffit pas.

non transparent comme le donnent à penser la quasi totalité des définitions (nous-même en 1986, de Cornulier, à paraître, L. Nillaire (= B. de Cornulier), 1985, M. Perret, 1988 et 1991). L'élément intermédiaire peut être le geste, la contiguïté spatiale (cf. *Eteignez votre cigarette ici !*), l'endroit même où est marqué *ici* (cf. *Appuyez ici !*), etc. On voit à présent plus clairement ce qui est à l'origine de notre classification des emplois spatiaux d'*ici* : elle s'appuie sur la variation de l'élément intermédiaire qui conduit de l'occurrence d'*ici* au lieu visé par *ici*. Quel est cet élément dans l'emploi retenu *Il fait chaud ici* ? L'analyse de *Il fait chaud ici* apportera une réponse à cette question.

3. Il fait chaud ici

3.1. Le problème

Pour éviter toute équivoque interprétative, il convient de préciser le type de situation (ou contexte) qui donne lieu à l'emploi que nous entendons analyser. Il s'agit, par exemple, de la situation d'un professeur, qui, dans sa salle de cours, dit à ses étudiants *il fait chaud ici* et qui pourrait continuer (ou aurait pu commencer) par *Pourriez-vous ouvrir la fenêtre, s'il vous plaît ?* Le lieu dénoté par *ici* dans ce contexte est la salle de cours, comme le prouve la redondance de :

? Il fait chaud ici, dans cette pièce

prononcée dans les mêmes circonstances.

Le problème référentiel à régler est celui du passage d'*ici* à l'endroit que représente la salle de cours, c'est-à-dire le passage de l'occurrence d'une expression linguistique à une entité du monde réel (ou d'un autre monde possible). Formulé ainsi, le problème n'est absolument pas spécifique d'*ici*, mais concerne en fait toute expression référentielle, nominale et verbale. Comment, par exemple, se fait-il que je puisse renvoyer à la voiture de Paul avec l'expression ... *la voiture de Paul* ?

La particularité du problème posé par *ici* ne réside pas dans le trait spécifique *lieu*, puisque celui-ci entraîne une opération de sélection qui n'est pas différente au fond de celle qu'entraîne toute expression présentant des contraintes descriptives. Sur ce plan, *ici* ne fait que se conformer à un des schémas transversaux de la référence linguistique en général en postulant un trait descriptif qui permet d'éliminer ce qui n'est pas lieu ou endroit ou ne peut être considéré comme tel. On voit cependant tout de suite la différence entre le trait descriptif catégoriel d'une expression référentielle comme *la voiture* et le

trait descriptif de *lieu d'ici*. La notion de lieu ou d'endroit, c'est-à-dire de partie de l'espace, est beaucoup plus générale, pour ne pas dire beaucoup plus vague, que celle de *voiture* : les occurrences qu'elle rassemble n'ont pas le degré de spécification que paraissent avoir celles de *voiture*. Si, à l'extrême limite, tout, d'une certaine manière, peut devenir ou être envisagé comme lieu, une telle extension catégorielle est plus difficilement concevable pour *voiture*. Même métaphoriquement, tout objet concret ne se laisse pas facilement catégoriser comme *voiture*.

Cela signifie que la partie descriptive d'*ici*, pour pertinente et nécessaire qu'elle soit, n'est toutefois pas décisive dans la trouvaille du lieu pertinent et, surtout, que la détermination du type de lieu ou d'espace est le fait d'autres mécanismes qu'il conviendra d'analyser.

C'est dire aussi que la particularité la plus marquante de la procédure référentielle d'*ici* provient de son statut de symbole indexical et du caractère opaque de cette indexicalité. De son statut de symbole indexical d'abord, car pour trouver le lieu pertinent, il faut partir de l'occurrence d'*ici* et parvenir au référent par l'intermédiaire d'un élément spatio-temporellement relié à cette occurrence. De son caractère opaque ensuite, parce que cet élément intermédiaire n'est pas donné par avance, comme pour les transparents, par le sens instructionnel d'*ici*, mais doit être identifié. Si l'on considère que l'occurrence d'*ici* dans la situation envisagée est une entité sonore, non spatiale donc, mais temporelle et en conséquence unidimensionnelle, et que le lieu visé (la salle de cours) est une entité spatiale tridimensionnelle, on voit quel est le problème posé : il faut pouvoir expliquer par quel moyen spatio-temporel l'entité spatiale tridimensionnelle qu'est la salle de cours est reliée à l'occurrence temporelle unidimensionnelle *ici*. Bref, pour reprendre la question déjà posée ci-dessus, quel est l'élément intermédiaire ?

3.2. L'endroit où est prononcée l'occurrence d'*ici*

La définition générale d'*ici* comme le lieu où est prononcée l'occurrence d'*ici* (Perret 1988 et 1991; de Cornulier à paraître) semble convenir ici. Une occurrence se produisant dans un lieu, ce lieu est en relation spatiale avec cette occurrence et le passage de l'occurrence d'*ici* à la salle de cours peut par conséquent s'appuyer sur ce lien spatial : il suffit en effet de voir quel est le lieu où est prononcée l'occurrence d'*ici* pour aboutir dans la situation analysée à la salle de cours. On comprend aussi qu'un changement de lieu d'énonciation puisse amener un changement de référent : le passage de la salle de cours dans

le couloir, par exemple, fera que *il fait chaud ici* signifiera qu'il fait chaud dans le couloir et non plus dans la salle de cours.

Cette solution a donc incontestablement de quoi séduire. Malheureusement, une étape du raisonnement sur lequel elle est construite s'avère erronée, celle qui postule que l'entité temporelle (unidimensionnelle) qu'est l'occurrence orale d'*ici* est reliée directement à une entité spatiale, tridimensionnelle, le lieu d'énonciation (la salle de cours). Une telle relation n'est évidemment pas possible : il n'y a pas de lien immédiat possible entre une entité temporelle, qui n'occupe pas d'espace, et une entité spatiale tridimensionnelle. Dit autrement, on ne peut passer sans intermédiaire, de l'occurrence orale d'*ici* à un lieu ou endroit qui est une entité spatiale tridimensionnelle. Il faut évidemment une interface.

On comprend cependant pourquoi un tel lien direct a pu être envisagé et pourquoi donc la solution en termes de lieu d'énonciation paraît tellement satisfaisante pour expliquer le passage référentiel d'*ici* à la salle de cours. Il y a d'abord le fait qu'elle peut s'appliquer à d'autres emplois tels *Appuyez ici* (sur le bouton d'une machine, par exemple), où le caractère écrit de l'occurrence fait que le lien entre elle et le lieu visé est plus immédiat.

Il y a ensuite et surtout l'idée, qui se trouve confortée par les formulations *l'endroit où est prononcée l'occurrence d'ici* et *le lieu d'énonciation d'ici*, qu'une occurrence orale d'*ici*, en tant que résultat d'un événement accessible aux sens, a naturellement comme lieu d'énonciation celui de l'événement qu'a constitué sa prononciation. Un événement se trouve certes déterminé, non seulement par le moment, mais aussi par le lieu où il s'est produit - pour comprendre pleinement ce que signifie *il neige*, il faut savoir où et quand - mais on ne peut en conclure pour autant que la relation entre l'événement et le lieu où il s'est produit la relation soit directe. En fait, un événement n'a pas de matérialité et en tant qu'entité non matérielle il n'occupe pas d'espace⁹ et ne peut donc pas directement entrer en contact avec le lieu où il se produit. Ceux qui occupent de l'espace, ce sont les entités matérielles qu'il implique (cf. la neige pour *il neige* ; Paul pour *Paul est tombé*) et dont il dépend ontologiquement (Galmiche & Kleiber, à paraître) et ce sont elles, en tant qu'entités spatiales tridimensionnelles, et non pas l'événement, qui, par la portion d'espace qu'ils occupent à ce moment-là, peuvent déterminer le lieu de l'événement.

⁹ Cf. notre définition des entités matérielles comme des entités occupant une certaine portion d'espace (Galmiche & Kleiber à paraître).

Il en va de même avec l'entité sonore qu'est l'occurrence orale d'*ici* dans *Il fait chaud ici* : le lieu de sa prononciation (ou de son énonciation) ne se trouve pas directement déterminé par elle-même, puisqu'en tant qu'entité non matérielle elle n'occupe pas elle-même d'espace et ne peut donc entrer en relation spatiale directe avec ce lieu. Elle implique, par contre, des entités qui le peuvent, à savoir celle qui l'a produite, le locuteur, et celles qui l'entendent, les interlocuteurs¹⁰, parce que ces entités, locuteur comme interlocuteur, sont des entités matérielles, occupant une portion d'espace.

Même si les formulations *l'endroit où est prononcée l'occurrence d'ici* ou *le lieu d'énonciation d'ici* peuvent le faire croire, une occurrence orale d'*ici* ne peut déterminer par elle-même un endroit : il n'y a aucun sens à dire qu'un lieu ou un endroit peut inclure ou englober une occurrence orale d'*ici*. Partant, il convient de renoncer à la solution, commode, mais incorrecte, de "l'endroit où est prononcée l'occurrence d'*ici*" pour expliquer comment s'établit la référence spatiale dans *Il fait chaud ici*.

Cette conclusion se trouve confirmée par l'observation que la variation de lieu que l'on constate dans ce type d'emplois est incompatible avec l'hypothèse rejetée. Admettons que l'énoncé *Il fait chaud ici* soit prononcé dans le salon du locuteur à l'attention de sa femme ou d'un ami. L'adverbe *ici* renverra à l'endroit englobant qu'est le salon. Admettons que dans le même salon le locuteur téléphone à présent à un autre ami et dise également *il fait chaud ici*. *Ici* ne renverra plus au salon, même si, comme dans le premier cas, il fait effectivement très chaud dans le salon. Le lieu englobant n'est plus le même. Un tel changement ne peut être porté au crédit de l'occurrence orale d'*ici* : si elle détermine dans le premier cas le salon, elle devrait aussi le faire dans le second. La modification de lieu survenue ne s'explique que dans l'hypothèse où, en plus de l'occurrence et du lieu, il y a un autre élément qui entre en ligne de compte. Il n'y a rien d'étonnant à cela : le statut temporel d'une occurrence orale ne lui permet pas d'entrer directement en contact avec un lieu.

Ce dernier exemple et la dépendance ontologique des événements vis-à-vis des entités matérielles mise en avant ci-dessus montrent que l'élément in-

¹⁰ Si nous ajoutons l'interlocuteur, c'est pour rendre compte des situations où le locuteur n'est pas physiquement présent et où c'est l'interlocuteur qui sert de repère spatial pour *ici* (cf. la situation d'un héros de roman policier qui entre dans une maison mystérieuse vide de tout occupant et entend l'avertissement suivant préenregistré : *vous ne sortirez pas vivant d'ici* ! On peut aussi penser que le locuteur est en fait présent par sa voix et qu'ainsi c'est toujours lui par cette présence vocale qui détermine le lieu. Nous laissons la question ouverte.

termédiaire pertinent à prendre en considération est ici le locuteur (ou l'interlocuteur, si l'on se place dans la situation évoquée par la note 10).

3.3. L'endroit où se trouve le locuteur de l'occurrence d'*ici*

C'est en effet le locuteur qui assure le lien spatio-temporel entre l'occurrence d'*ici* et le lieu dénoté. Il peut remplir le rôle d'interface entre ces deux entités dans la mesure où il est à la fois une entité temporelle et une entité matérielle, tridimensionnelle, qui occupe une portion d'espace. Comme il est dans une relation causale avec l'occurrence d'*ici* - c'est lui qui l'a prononcée - et comme il est une entité spatiale, il constitue l'élément contigu à l'occurrence d'*ici* qui est nécessaire pour assurer le passage d'*ici* à un lieu.

Quel est ce lieu ou cet endroit ? En tant qu'entité matérielle, le locuteur occupe, nous l'avons dit, une certaine partie de l'espace et peut donc servir d'élément pour référer à l'endroit où il se trouve. L'intéressant, c'est qu'il occupe en fait deux endroits ou deux positions en même temps accessibles à l'aide d'*ici*¹¹. Ou, dit autrement, il y a deux façons de comprendre l'endroit où se trouve le locuteur dénoté par *ici* :

- (i) le locuteur détermine comme lieu la portion d'espace qu'il occupe
- (ii) le locuteur détermine un lieu déjà constitué en lieu.

Il y a, en effet, d'une part l'endroit précis délimité par la position exacte de son corps. Cet endroit change donc avec chaque déplacement du corps. Il y a d'autre part aussi le ou les lieux englobants ou incluant, qui contiennent en quelque sorte le locuteur. La position exacte qu'occupe le corps à l'intérieur de ces espaces inclusifs n'est cette fois-ci plus pertinente : le locuteur peut y changer de place sans pour autant changer de lieu. Ce n'est en effet plus le locuteur qui détermine avec son corps le lieu, mais c'est le lieu englobant qui permet de le repérer : je suis en France / à Strasbourg / dans la cuisine, etc.

Le test du déplacement révèle clairement quel lieu est pertinent pour *Il fait chaud ici*. Il s'agit d'un espace inclusif. Le professeur peut être au tableau ou au fond de la salle au moment où il prononce son énoncé : *ici* continue de

¹¹ Il peut évidemment occuper d'autres positions dans l'espace, mais celles-ci ne sont alors plus accessibles à l'aide d'*ici*, mais nécessitent des expressions spatiales plus précises : c'est là que s'ouvre le domaine des autres marqueurs spatiaux : prépositions, verbes et noms spatiaux.

renvoyer à la salle de cours. Il n'en va pas de même avec notre deuxième type d'emploi d'*ici* :

(ii) *Viens ici !*

Là, c'est la position exacte du corps qui s'avère décisive : si le locuteur se déplace du tableau vers le fond de la salle, le lieu auquel renvoie *ici* changera avec le déplacement.

On est à présent en mesure de compléter la chaîne référentielle qui mène d'*ici* à la salle de cours en ajoutant à notre résultat précédent que l'endroit où se trouve le locuteur est un lieu inclusif : *ici* renvoie à la salle de cours en tant qu'elle est un lieu qui contient le locuteur.

L'enquête n'est pas close pour autant. Il s'agit encore de préciser le statut de ces lieux englobants. Comme ce n'est pas la position exacte du corps qui délimite le lieu et qu'*ici* ne comporte aucune indication sur son extension, il faut qu'il soit en quelque sorte déjà constitué comme lieu. Il n'y a en effet aucun autre moyen pour tracer un tel lieu que la connaissance *a priori* sur ce qui est un lieu inclusif. Tout espace qui englobe le locuteur ne saurait ainsi, comme l'a souligné Klein (1982, 165), devenir un lieu pertinent pour *ici* : "It is very unlikely that a particular *here* will be used to refer to a chair (with speaker) and the surrounding space at an exact distance of 69.3 cm, or to the room and the two adjacent rooms ...". Même s'il fait aussi chaud dans le couloir que dans la salle de cours, *ici* ne saurait dans notre exemple fil-rouge renvoyer à l'ensemble inclusif formé par la salle de cours et le couloir, parce qu'un tel ensemble n'est pas reconnu comme une unité englobante.

On ne peut en conséquence tracer sans plus des cercles concentriques autour du locuteur pour marquer l'aire d'application d'un *ici* inclusif : seuls les ensembles englobants qui sont déjà ou qui peuvent être reconnus comme lieux englobants, de façon stéréotypique ou situationnelle, peuvent être retenus comme candidats éventuels. Nos connaissances sur le monde et des phénomènes de perception entrent ici en ligne de compte et montrent que la question est d'ordre cognitif : toute portion d'espace n'est pas reconnue ou appréhendée comme lieu. Un des grands défauts de la majeure partie des études sur l'espace, c'est de ne pas s'être interrogé sur ce qu'est un endroit ou un lieu et d'avoir par là-même négligé qu'il fallait une unité cognitive pour qu'un ensemble de points puisse former un lieu. Ainsi l'ensemble de la pièce où se trouve le locuteur et des deux pièces adjacentes pourra être reconnu comme lieu inclusif pertinent s'il constitue un appartement (Klein 1982, 165). On peut concevoir de même, pour l'énoncé *il fait chaud ici*, que le fond de la salle ou un coin de la salle,

parce qu'ils présentent des limites inclusives pré-établies peuvent, à condition d'accéder à la saillance, servir de lieu englobant le locuteur et donc être le référent d'ici. Sur un tout autre plan, des entités institutionnelles comme ville, département, région, pays, etc., parce qu'elles sont des unités inclusives reconnues sont susceptibles d'être le lieu de référence d'un *ici* englobant. On notera encore que, même en pleine nature, la notion d'endroit inclusif est pertinente, délimitée vaguement sans doute, mais délimitée quand même, par les limites que rencontre le regard. Dans un endroit totalement inconnu - admettons que des ravisseurs vous transportent les yeux bandés en pleine forêt - vous pourriez toujours renvoyer à cet endroit à l'aide d'*ici*, ne serait-ce que pour demander :

Où suis-je ici ?

On ajoutera que même si vous ne voyez pas cet endroit - admettons qu'on ne vous ait pas débandé les yeux - le fait de savoir qu'on est toujours dans un endroit inclusif de ce type conserve toute légitimité et pertinence à l'interrogation *Où suis-je?*

3.4. Comment se détermine le lieu englobant pertinent ?

L'élimination des portions d'espace englobantes non pertinentes au moyen de la contrainte cognitive de lieu inclusif n'aboutit pas à l'univocité : si tout espace autour d'un locuteur ne peut convenir, il y a tout de même, nous l'avons vu, plus d'un lieu englobant possible. Pourquoi, dans le contexte imaginé pour *Il fait chaud ici*, est-ce alors plutôt la salle de cours qui est retenue que le fond de la salle, ou l'Université, ou encore la ville dans laquelle se trouve l'Université, etc. ? L'équivoque n'est pas impensable, même si dans la majorité des cas elle ne se produit pas. Une histoire de contrôleurs de train helvétiques, que nous a rapportée G. Vignaux, illustre plaisamment la question : pour apprendre le métier à un jeune collègue qui le remplacera, un contrôleur proche de la retraite lui enseigne de répéter ses gestes et ses paroles lors du trajet Yverdon-Neuchâtel qu'ils effectueront ensemble, l'apprenti en queue de train et le "maître" en tête. Lorsque le train arrive en gare de Neuchâtel, le contrôleur aîné ouvre la portière du premier wagon et d'une voix assurée par l'expérience et la compétence lance un tonitruant :

Ici, Neuchâtel !

Lui répond alors en écho dans le dernier wagon le jeune contrôleur avec un :

Ici aussi !

tout aussi tonitruant. On laisse au lecteur le soin de démonter le mécanisme, plus complexe qu'il n'y paraît, de l'équivoque spatiale sur laquelle est construite cette helvétique histoire ferroviaire.

L'important pour notre propos est d'apporter des éléments de réponse à la question qu'elle illustre : comment se fait le choix du lieu englobant pertinent ? Le point à ne pas perdre de vue est que l'élément intermédiaire, à savoir le locuteur, ne donne pas le lieu directement lui-même. C'est un endroit englobant dans lequel se trouve le locuteur, nous l'avons vu, mais comme il n'y en a pas qu'un de possible, celui qui se trouve être le bon n'est pas pointé par le locuteur. Autrement dit, l'attention de l'interlocuteur n'est pas dirigée sur le lieu en question, comme elle l'est avec un *ici* gestuel, par exemple. C'est l'interlocuteur qui doit l'inférer à partir des différentes connaissances présumées partagées ou manifestes dans la situation d'énonciation. C'est dire que le lieu en question est présumé être accessible à l'interlocuteur à partir de l'élément intermédiaire qu'est le locuteur et à partir des autres informations contextuelles.

La preuve en est que dans l'hypothèse où le locuteur estime que l'interlocuteur ne peut accéder à l'interprétation spatiale pertinente de l'endroit où se trouve le locuteur, il fait suivre son *ici* englobant d'une apposition identifiante qui lève toute ambiguïté :

*Ici, à Pfaffenheim / dans le vignoble / dans le Haut-Rhin / en Alsace,
le Gewürztraminer se boit comme du petit lait*¹²

Dans la plus grande partie des cas, le locuteur présume que le lieu en question est accessible, c'est-à-dire que l'interlocuteur dispose des moyens nécessaires pour accéder à la bonne interprétation et qu'il saura reconnaître, en somme, parmi les lieux potentiels, lequel est le bon endroit. C'est ici qu'on peut faire jouer des théories interprétatives comme la théorie de la pertinence de Sperber & Wilson (1986) pour modéliser le mécanisme de sélection de la bonne interprétation.

¹² Il ne faut pas confondre, comme le fait par exemple Guénette (1991), ce type d'apposition avec l'apposition des expressions :

*(Allo) Ici, Brigitte
Ici, Londres*

Celle-ci n'identifie pas le lieu visé par *ici*, mais le locuteur ou l'institution-locuteur qui est dans ce lieu. Ce genre de tournure correspond en fait à :

*Ici, au téléphone, (c'est) Brigitte
Ici, au micro, (c'est) Londres (qui vous parle)*

Deux facteurs, dont le premier n'est en fait qu'un élément du second, nous semblent primordiaux dans la stratégie de recouvrement du lieu pertinent :

- a) la connaissance qu'a l'interlocuteur de la situation ou position du locuteur au moment où il prononce l'occurrence d'*ici* ;
- b) le contexte sur lequel s'appuie l'énonciation de la phrase comportant *ici* .

Le premier facteur n'est que la conséquence de la nécessité de trouver un endroit englobant le locuteur : la perception et les connaissances qu'a l'interlocuteur sur la situation ou position du locuteur se révèlent ainsi déterminantes dans le calcul pour inférer le lieu pertinent. Si la pièce dans laquelle téléphone le locuteur ne se révèle pas appropriée comme référent d'*ici* et que l'on choisisse plutôt des entités comme la ville, la région ou le pays où se trouve le locuteur, c'est parce que la situation d'échange téléphonique rend saillant l'éloignement entre locuteur et interlocuteur et que, donc, pour l'interlocuteur, le lieu-où-se-trouve-le-locuteur pertinent est celui qui marque cet éloignement. Cela peut être ainsi une pièce, un bureau, par exemple, si locuteur et interlocuteur se téléphonent à l'intérieur d'un même immeuble.

Le second facteur découle de la nécessaire intégration de tout énoncé dans un contexte, le contexte (certains parlent de *modèle discursif* ou *contextuel* ou encore *construction de sens*) en vigueur au moment de son énonciation. Il est en effet clair que si dans un tel modèle contextuel le type de lieu englobant, par exemple, se trouve déjà activé, l'interprétation d'*ici* en sera forcément affectée, comme l'illustre cet exemple tiré d'un journal humoristique :

En Allemagne, la réunification divise. Ici, la division réunit.

Pour aboutir à des résultats moins allusifs, il serait utile d'entreprendre une analyse plus précise, qui devrait être menée conjointement avec une recherche sur le rôle de tels *ici*, problème dont nous nous contenterons, pour terminer, d'évoquer quelques aspects.

3.5. Sur l'utilité de disposer d'*ici* englobants

A quoi servent donc les *ici* englobants analysés ici? La question mérite d'être posée, ne serait-ce que parce qu'ils entrent en concurrence avec d'autres marqueurs, comme le montrent les paires d'énoncés suivantes :

Il fait chaud ici
Il fait chaud dans cette salle / pièce

Ici, ils roulent comme des fous
A Strasbourg, ils roulent comme des fous

La réponse réside dans le mode de donation du lieu en question. Même si les expressions *ici* et *A Strasbourg* renvoient dans les deux derniers énoncés au même référent, celui-ci est présenté de façon différente. Avec *ici*, le lieu, à savoir Strasbourg, est atteint *via* le locuteur et est donc donné comme étant le lieu du locuteur. Une telle information est totalement absente dans *A Strasbourg*. C'est ce qui explique que l'emploi de *A Strasbourg*, comme apposition identifiante de *ici*, n'entraîne aucune redondance :

Ici, à Strasbourg, ils roulent comme des fous.

La première utilité de ce mode de donation spécifique de l'espace qu'est un *ici* englobant est donc de marquer que le lieu en question est le lieu où se trouve le locuteur au moment où il prononce l'occurrence d'*ici*. Une telle utilité est particulièrement manifeste lorsque, situation évoquée ci-dessus, le locuteur ne connaît le lieu où il se trouve que comme étant précisément le lieu où il se trouve (cf. *Où suis-je ici?*). Dans la majeure partie des cas toutefois, sa manifestation est différente et correspond à une mise en relief du locuteur. Donner le lieu comme étant le lieu occupé par le locuteur au moment où il prononce l'occurrence d'*ici* permet en effet d'instaurer différents contrastes ayant toujours le locuteur comme pivot :

- contraste entre le lieu du locuteur au moment d'énonciation et des lieux du locuteur à d'autres moments : c'est ainsi que le *Ici, il fait bon vivre* d'un étranger en France ne prend toute sa pertinence qu'en opposition au pays d'origine de ce locuteur.

- contraste entre le lieu du locuteur au moment d'énonciation et le lieu de l'interlocuteur au moment d'énonciation (cf. la situation des conversations téléphoniques ou du dialogue suivant entre une personne qui se trouve à la fenêtre du premier étage et une autre qui se trouve dans la rue :

Ici, il y a du vent.
Ici, on ne sent rien.

Il y a enfin un élément à ne pas négliger, sur lequel nous n'insisterons cependant pas, l'économie et la praticité référentielles de tels *ici*. Le fait que le lieu en question ne soit pas contraint par des conditions descriptives strictes sur le type de lieu les rend d'une part particulièrement économiques et, d'autre part surtout, aptes à renvoyer à tous les lieux appréhendés comme lieux inclusifs, mais qui sont dépourvus de dénomination standard.

***Ici* se termine le présent travail...**

Sans véritable conclusion -l'entreprise n'est pas terminée : il convient d'étendre l'analyse opérée ici aux autres emplois d'*ici* et surtout de la confronter avec les emplois de *là* (Kleiber à paraître b)- mais avec l'espoir d'avoir atteint l'objectif que nous nous sommes fixé au départ, celui de prouver, à travers l'étude parossiale d'un seul type d'emploi d'*ici*, la nécessité de porter un nouveau regard sur ces adverbes spatiaux.

Bibliographie

- AUNARGUES, M. (1989), "Catégorisation des objets dans le langage : les noms de localisation interne", *Cahiers de Grammaire* 14, 1-21.
- BERRENDONNER, A. (1979), "De ci , de là : exploration dans la structure textuelle", in J.S. PETOFI (ed.) (1979) *Text vs Sentence : basic questions of Textlinguistic*, Hamburg, Buske, 345-355.
- BERTHONNEAU, A.-M. (1993), "Avant / après. De l'espace au temps", *Lexique* 11, 41-109.
- BIERWISCH, M. & LANG, E. (1989) (eds.), *Dimensional Adjectives. Grammatical Structure and Conceptual Interpretation*, Berlin, Springer Verlag.
- BORILLO, A. (1992), "Le lexique de l'espace : prépositions et locutions prépositionnelles de lieu en français", in TASMOWSKI, L. & ZRIBI-HERTZ, A. (eds.) (1992), *De la musique à la linguistique. Hommages à Nicolas Ruwet*, Communication & Cognition, Ghent, 176-190.
- BRUGMAN, C. (1981), *Story of Over*, M.A. Thesis, University of California, Berkeley (disponible au Indiana University Linguistic Club, Bloomington).
- CORBLIN, F. (1987), *Indéfini, défini et démonstratif*, Droz, Genève.
- CORNULIER, B. de (à paraître), "Des réflexifs d'emploi aux noms propres: *Je, Bibi, maman ...* et quelques autres", in MÜNCH, B. (éd.), *Indexicalisation et représentation* (Actes du Colloque de Bâle, novembre 1989).
- GALMICHE, M. & KLEIBER, G. (à paraître), "Sur les noms abstraits", *Actes du Colloque de Dunkerque sur les noms abstraits* (septembre 1992).
- GREVISSE, M. (1936), *Le bon usage*, Gembloux, Duculot, (12^e édition 1991).
- GUENETTE, L. (1991), *Le démonstratif en français: essai d'interprétation psychomécanique*, thèse de l'Université Laval, Québec.
- HABEL, C., HERWEG M. & REHKÄMPER K. (1989) (eds.), *Raumkonzepte in Verstehensprozessen*, Tübingen, Niemeyer.
- HERSKOVITS, A. (1981), "On the spatial Uses of Prepositions in English", *Linguisticae Investigationes* 5, 303-327.
- HERSKOVITS, A. (1988), "Spatial Expression and the Plasticity of Meaning", in RUDZKA-OSTYN B. (ed.), *Topics in Cognitive Linguistics*, Amsterdam, Benjamins, 271-291.

- KERBRAT-ORECCHIONI, C. (1980), *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, Colin.
- KLEIBER, G. (1983), "Les démonstratifs (dé)montrent-ils ? Sur le sens référentiel des adjectifs et pronoms démonstratifs", *Le Français Moderne* 51, 99-117.
- KLEIBER, G. (1984), "Sur la sémantique des descriptions démonstratives", *Linguisticae Investigationes* 8, 63-85.
- KLEIBER, G. (1986), "Déictiques, embrayeurs, "token-reflexives", symboles indexicaux, etc. : comment les définir?", *L'Information Grammaticale* 30, 3-22.
- KLEIBER, G. (1988), "Les prépositions spatiales *devant / derrière* ont-elles un sens ou deux?", *Cahiers de Lexicologie* 52, 97-116.
- KLEIBER, G. (1991), "Anaphore - deixis : où en sommes-nous?", *L'Information Grammaticale* 51, 3-18.
- KLEIBER, G. (1992), "Anaphore - deixis : deux approches concurrentes", in MOREL, M.-A. & DANON-BOILEAU L.(EDS.), *La deixis*, Paris, PUF, 613-626.
- KLEIBER, G. (à paraître a), "Pour une nouvelle approche des adverbes spatiaux *ici et là*", *Actes du Colloque de Lodz* (septembre 1992).
- KLEIBER, G. (à paraître b), "Passe par *ici*, passe par *là* ou Comment danser avec les adverbes spatiaux", Editions *Ici ou Là*.
- LEE, S. (1992), *Quelques marqueurs spatio-temporels du français à l'écrit : étude du fonctionnement sémantico-référentiel*, Thèse de Doctorat de l'Université de Strasbourg II.
- LEE, S. (1993), "Sur quelques emplois d'*ici* et *là* à l'écrit", *Travaux de Linguistique et de Philologie*.
- LYONS, J. (1975), "Deixis as the source of reference", in KEENAN E.L. (ed.), *Formal Semantics of Natural Language*, London, Cambridge University Press, 61-83.
- MAYER, R. (1989), "Coherence and Motion", *Linguistics* 27, 437-485.
- NILLAIRE, L. (1985), "La notion d'embrayeur", *Cahiers de Lexicologie* 47, 59-64.
- PERRET, M. (1988), *Le signe et la mention. Adverbes embrayeurs ci, ça la, iluec en moyen-français (XIVe-XVe siècles)*, Genève, Droz.
- PERRET, M. (1991), "Le système d'opposition *ici, là, là-bas* en référence situationnelle", in EZKÉNAZI, A. & PERRET M. (eds.), *Etudes de linguistique*

française à la mémoire d'Alain Lerond, Numéro spécial de *LINX*, Université de Paris X, Nanterre, 141-159.

RAUH, G. (ed.) (1991), *Approaches to Prepositions*, Tübingen, Narr Verlag.

SMITH J.-C. (1992), "Traits, marques et sous-spécification : application à la deixis", in MOREL, M.-A. & DANON-BOILEAU L. (eds.), *La deixis*, Paris, PUF, 257-264.

SPERBER, D. & WILSON D. (1986), *Relevance : Communication and Cognition*, Oxford, Basil Blackwell.

TALMY L. (1983), "How Language structures Space", in PICK, H.L. & ACREDO L.P. (eds.), *Spatial Orientation : Theory, Research and Application*, New-York, Plenum Press, 225-282.

TOGEBY, K. (1982), *Grammaire française* in, BERG, M., MERAD G. & SPANG-HANSEN E. (eds.), vol. I, *Le nom*, Akademisk Forlag.

VANDELOISE, C. (1986), *L'espace en français*, Paris, Seuil.

WUNDERLICH, D. & HERWEG M. (1986), "Lokale und Direktionale", in VON STECHOW, A. & WUNDERLICH D. (eds.), *Handbuch der Semantik*, Königstein, Athenäum.